

Paulina LOUP-SHINKAWA

NOUS N'IRONS PLUS AU PARC



Nous n'irons plus
au parc

Publishroom
www.publishroom.com

ISBN : 979-10-236-0932-5

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Paulina Loup-Shinkawa

Nous n'irons plus
au parc

Les personnages principaux

En France :

Adèle : la narratrice

Elsa et Agathe : sœurs d'Adèle

Raphaël et Adrien : frères d'Adèle

Le père et la mère d'Adèle

La grand-mère d'Adèle

Tante Ysé et son mari, la tante et l'oncle d'Adèle

Le cousin d'Adèle, Joris

Tante Malena

En Angleterre :

Alistair, le premier amour d'Adèle

Au Japon :

Junichiro : qui finira par rencontrer et aimer Adèle

Les parents de Junichiro, otosan et okasan

Kaoru : la petite amie de Junichiro, qui devient par la suite un yurei

Kanoe : grand-mère de Junichiro

Keiko : mère de Kaoru, et son mari, Tatsumi, le père de Kaoru, dont elle est séparée.

Haruki et Koichiro : les deux meilleurs copains de Junichiro

Takeshi : un vieux yakusa, voisin de Kanoe et Junishiro, et sa femme, Hanako, un yurei maléfique

Copains de Junichiro invités pour la soirée du hyakumono-gatari : Hiroki, Atsushi, Kazuo, Masaki, Gyohei, Nanami et Yukiko.

Au pays des rêves, Yumé :

La fée Ael

Le troll Gunnar

La gardienne du seuil, Iona
Les Mères de la Terre
La sirène Ulfa
La salamandre Ulrich
La chauve-souris Zotz
Les deux dragons Maîtres de la Matrice : Vuall et Hagenti

Dans le parc :

Le jeune homme en noir, le Maître des Illusions

Les oiseaux :

La colombe d'Adèle, Hachiman : le pigeon de Junichiro
Kokoro : l'oiseau blanc magique de Junichiro et Kaoru

« Il dort le bébé? »

Une heure du matin. Une petite fille n'arrive pas à trouver le sommeil. Dans le salon, ses parents ont cessé de s'engueuler. Dans la chambre des enfants, on a négligemment posé dans son berceau son petit frère, après son biberon de 23 heures.

Ça fait des jours qu'il a un méchant rhume, un vraiment très gros rhume, et qu'aucun des adultes ne semble s'en préoccuper. Cette nuit, c'est encore pire que les autres nuits. Il tousse, il renifle, il n'arrive pas à respirer, on dirait qu'il étouffe.

La petite fille a bien compris que quand on était haute comme trois pommes, on n'avait pas vraiment son mot à dire, et qu'on n'était même pas vraiment censé réfléchir. Pourtant, elle a déjà eu des rhumes, déjà vu des enfants enrhumés, ça n'avait jamais l'air grave, mais là, du haut de ses trois pommes, elle sent bien qu'il y a quelque chose d'anormal.

Son petit frère respire de plus en plus difficilement. Un curieux bruit sort de sa poitrine. Elle essaye de lui parler dans leur langage, ce babillage connu d'eux seuls, et qui le fait toujours sourire. Mais là, il ne sourit pas. Ses yeux sont flous et vacants, sa poitrine se soulève et se rabaisse, il ouvre grand la bouche comme pour aspirer de l'air, mais ses étternuements l'empêchent de respirer. Sa toux est grasse et chuintante.

De temps en temps, il la regarde comme pour demander de l'aide, elle ne sait pas quoi faire. Elle se glisse à côté de lui et essaye de le prendre dans ses bras, mais il est trop lourd pour elle. Elle l'embrasse, essuie ses larmes, essaye de le faire rire, prie pour qu'il aille mieux.

À peu près au moment où la dispute de ses parents se termine, le petit cesse de respirer. Enfin, la mère entre dans la chambre des enfants. Elle se penche sur le berceau, semble affolée, court chercher leur père.

« Il dort le bébé ? » demande la petite fille. Pour toute réponse, on l'arrache du berceau et on l'engueule. Le bébé ne se réveillera pas. Et pourtant, chaque nuit, à une heure du matin, une ombre blonde se penchera sur le berceau de la petite fille, et lui babillera des secrets à l'oreille.

CHAPITRE I : TOURNEZ, TOURNEZ BONS CHEVAUX DE BOIS

Tout au fond du parc du château se trouvait un manège de chevaux de bois où l'on nous autorisait à faire des tours lorsque nous avions été sages. Pour y arriver, il fallait longer des canaux ornés de vases, marcher le long d'allées interminables bordées de statues antiques, traverser des bosquets. Ma mère et tante Malena nous faisaient parfois arrêter devant des massifs de fleurs.

Devant la perfection géométrique des pétales des dahlias, les dessins savants et multicolores des œillets, la pureté vaporeuse des magnolias, la pâleur limpide des tubéreuses, la fraîcheur champêtre des agapanthes déclinant toutes les nuances de bleu, j'oubliai un instant mes chagrins d'enfant. L'éphémère beauté des fleurs trompait notre impatience, mais l'attrait des petits chevaux prenait vite le dessus. Nous nous mettions alors à courir comme des folles, et jouions à cache-cache derrière des chênes centenaires, au pied desquels nous ramassions des glands et des marrons. Le bruit de l'eau claire et chantante que des dieux en bronze déversaient dans des bassins moussus ne nous détournait pas de notre course éperdue, mais ce n'est que bien plus tard que j'ai saisi toute la magie de ces divinités

antiques. Nous nous égarions parfois au nord des jardins, dans un bosquet secret au centre duquel se dissimulait un bassin oublié, desséché, où sur des rochers craquelés menaçant de s’effondrer, s’ébattaient des bambins. Je me demandais alors si j’étais la seule à penser que cette vision d’enfants en perdition, sur le point d’être engloutis sous les éboulis, était prémonitoire, mais personne ne disait mot...

Nous poussions les landaus où mes petits frères gisaient, et ils nous paraissaient plus lourds que le rocher de Sisyphe.

Il m’arrivait, lorsque nous nous reposions sur un banc, de vouloir prendre la main de Raphaël, ou caresser la joue d’Adrien, dans l’espoir de les voir sourire, de les entendre babiller. En vain.

« Dis, maman, pourquoi ils bougent si peu, mes petits frères? » Mais je n’obtenais pas plus de réponses. Le regard de ma mère était lointain, ses lèvres semblaient figées. Leurs mains retombaient, inertes et atones. Ils semblaient tous les trois si loin... J’avais envie de crier.... Regardez-moi, répondez-moi, aimez-moi...

À l’issue de ce dédale, nous arrivions au manège: les petits chevaux de bois, aux couleurs pâles et délavées, sans fioritures, étaient retenus par des arceaux de fer qui leur permettaient de monter et de descendre. Leurs crinières et leurs queues étaient en crin véritable. Ils se mouvaient au son d’une ritournelle désuète qui me faisait penser à celle d’un orgue de Barbarie. Le manège était entouré d’une barrière circulaire en fer forgé aux motifs ouvragés, et surmonté d’un chapiteau aux couleurs passées. Un vieux bonhomme qui nous faisait penser à Gepetto vendait les tickets derrière un petit kiosque en bois peint. Il œuvrait avec des lenteurs d’automate, et chaque instant nous

dévorait. Enfin, il nous remettait un genre de poinçon qui faisait penser à un vieux tournevis rouillé avec un manche en bois usé, lissé par tellement de mains d'enfants. Mais nous n'étions pas encore au bout de nos peines, il fallait encore attendre sagement notre tour, alors que nous piaffions d'impatience. Venait enfin le moment tant attendu où nous nous précipitions vers notre monture, en nous disputant pour choisir la plus belle. Mon cœur battait très fort au moment d'enfourcher mon coursier, et de glisser mes pieds dans les étriers. Je me sentais alors si légère... Mais il fallait encore saisir les rennes d'une main, et le pic de l'autre : à l'aide de celui-ci, nous devions attraper des anneaux de fer, qui donnaient droit à des tours gratuits.

À l'intérieur du cercle, au signal, les chevaux se mirent à trotter, comme par enchantement. La crinière de mon cheval voltigeait au vent, comme mes cheveux. Je serrai alors ses flancs tièdes entre mes genoux, et le lançai au galop. L'espace d'un instant, j'oubliai ma triste vie, je renversai la tête en arrière, j'avais le droit d'être enfant et de rire. J'avais appelé mon cheval Arion, et lorsqu'il se cabra, je sus que j'avais réussi à attraper un anneau de fer. Je levai le bras en signe de victoire, puis renversai la tête en arrière pour mieux sentir le vent. J'aurais pu tourner comme ça mille ans, mais la musique s'est arrêtée. Tante Ysé s'est approchée pour me faire descendre, et comme je réclamais mon deuxième tour, sourde à mes pleurs, elle m'a arrachée à mon cheval qui se cabrait, aussi choqué que moi qu'on me refuse ce que j'avais gagné. Alors que je réclamais mon anneau, mes sœurs se sont mises à chanter « T'as triché, t'as triché ! »

Alors que nous nous en donnions à cœur joie, à l'extérieur du cercle magique constitué par la barrière ouvragée du manège, ma mère tentait désespérément de donner le biberon

à mes petits frères. Mais, alors que la tête de l'un retombait en arrière, comme celle d'une poupée de son, l'autre repoussait le biberon, trop occupé à suivre du regard une bête à bon Dieu. Adrien ne voulait rien avaler, et son regard se perdait dans l'obscurité naissante, souriant à des créatures que lui seul voyait. Raphaël, plus vif, regardait les bêtes à bon Dieu et riait, en me tirant par la manche. Je m'amusais alors à compter les points noirs sur leurs ailes rouges pour lui, et il se mettait à taper dans ses mains. Ma mère nous regardait, sans que l'on puisse comprendre à quoi elle pensait. Elsa et Agathe réclamaient un tour de manège en criant à qui mieux mieux. Mais dans l'ombre, je sentais comme une présence, comme une menace. L'air n'était plus si léger, et les oiseaux tournoyaient bizarrement, comme s'ils guettaient une proie. Il me semblait qu'un ange sombre et doux étendait silencieusement ses ailes.

Mais malgré tout, à cette époque, j'étais encore heureuse, je pensais envers et contre tous que mes frères allaient vivre. Je les imaginais me protégeant plus tard dans la cour de récréation, où l'on se moquait parfois de ma peau très blanche et de mes cheveux roux. J'aimais encore l'école et l'odeur des livres, j'aimais les sortir un à un de mon cartable, sentir leur odeur pleine de promesses à chaque rentrée, j'aimais ouvrir un cahier neuf et y tracer mon nom avec une plume. J'aimais soulever mon pupitre et y ranger mes livres et mes cahiers. J'étais heureuse d'apprendre, avide de nouvelles connaissances, j'aimais par-dessus tout la littérature et l'histoire, j'avais encore des amies, je pensais avoir un avenir, et j'imaginais que je ferai le tour du monde quand je serai grande. Je rêvais de contrées lointaines, de l'autre bout de la terre, en me demandant comment les hommes de l'autre côté du monde faisaient pour marcher sur leurs pieds sans tomber dans le vide.

La même année, dans le sud du Japon...

Junichiro aimait moyennement l'école. Il s'y rendait en traînant les pieds, sa casquette d'écolier vissée de travers sur sa chevelure ébouriffée, son énorme cartable à l'immense rabat rigide et arrondi lui paraissant peser une tonne. Il préférait de loin les escapades à bicyclette avec ses copains. Il n'était pas particulièrement doué pour les *kanjis*¹, et n'avait pas l'esprit de compétition, mais s'en sortait cependant parce qu'il était vif et intelligent, et doué pour le calcul et les maths.

Dès que retentissait la sonnerie de fin des cours, ses copains et lui se précipitaient vers la sortie et enfourchaient leurs vélos pour se rendre à la mer ou à la montagne. Ils parcouraient des kilomètres et ne rentraient qu'à la nuit tombée. Junichiro n'était jamais pressé de rentrer, et trouvait tous les prétextes pour retenir encore un peu ses camarades. Il redoutait la grande maison triste où il vivait seul avec sa grand-mère, Kanoe. Comme elle le regardait à peine, il ne se rendait pas compte qu'il était mignon, et se sentait peu confiant, alors que les filles murmuraient sur son passage sans qu'il s'en rende compte. Ce n'est que bien des années plus tard qu'une femme lui dirait qu'il était beau. Il n'aimait pas sa minceur, et aurait préféré être athlétique.

La grand-mère de Junichiro vivait dans une maison immense, composée de plusieurs étages, d'escaliers secrets, de coins et de recoins. Dans sa jeunesse, avec son mari, ils y tenaient un restaurant de sushis, mais à la mort de celui-ci, elle avait déposé le bilan, et s'était repliée sur elle-même. Elle passait la plupart du temps dans sa chambre, ou bien à prier devant l'autel des ancêtres qui trônait dans le séjour. Par rapport au reste de la maison, qui ressemblait à un vaisseau déserté,

sur le point de sombrer dans les abîmes de la mémoire, l'autel, lui, était le seul endroit où régnait un semblant d'activité. Les photos jaunies des arrière-grands-parents de Junichiro avaient laissé la place à un portrait du grand-père, étincelant dans son cadre d'ébène, représenté dans la force de l'âge, arborant un kimono sombre, avec ce regard fier et incandescent qui vous transperçait jusqu'au tréfonds de l'âme. Les petites lampes de l'autel, rondes, dorées et ajourées, étaient en permanence allumées. Les flammes tremblantes des bougies semblaient muées par on ne sait quelle présence, dans cet espace clos où l'air ne circulait plus depuis longtemps. La grand-mère Kanoe venait régulièrement déposer des offrandes à son mari : fruits frais ronds et magnifiques dans leur emballage en cellophane brillant : poires, pêches, figues, raisins, puis des gâteaux *manju* de chez Kamado, des pâtisseries au haricot rouge, ainsi que des pâtes de riz *mochi*. « L'ancêtre aspire l'âme de la nourriture », avait expliqué Kanoe, à son petit-fils. Junichiro la voyait régulièrement venir prier devant l'autel. Agenouillée sur un coussin somptueux, elle allumait alors de l'encens, et se mettait à psalmodier ses prières à Kobo Daishi, le saint fondateur de l'école bouddhiste Shingon. Les attentions quotidiennes de sa grand-mère Kanoe envers son mari rendaient la présence de celui-ci quasiment tangible dans la grande bâtisse. D'ailleurs, les rares fois où Junichiro avait osé inviter ses amis, par exemple lors de la fête des morts, l'O-bon, en l'absence de sa grand-mère Kanoe – qui se rendait inmanquablement ce jour-là au cimetière sur la tombe de son mari – ils l'avaient supplié de laisser les portes de l'autel des ancêtres refermées, afin de ne pas être perturbés par la présence des fantômes.

Kanoe était silencieuse et discrète. Elle rasait les murs comme une ombre. Elle ne posait jamais de questions à Junichiro. Il trouvait chaque soir son repas tout prêt, sur une table basse devant laquelle il s'agenouillait pour manger seul. À quelques

pas de lui, Kanoe était agenouillée devant la photo du grand-père trônant sur le *butsudan*², et priait. Seules les chandelles de l'autel éclairaient la pièce. La fumée de l'encens lui chatouillait les narines et l'empêchait d'apprécier son repas. Alors il finissait rapidement, en observant à la dérobée les bouquets de fleurs et les plateaux de riz parfumé et de friandises appétissantes que sa grand-mère avait déposés à l'intention de son mari décédé, et rapportait sans un mot les restes de son maigre repas à la cuisine. Il expédiait ses devoirs, et courait ensuite chercher un peu de vie et de chaleur dans le jardin, derrière la maison. Là au moins, il entendait les oiseaux chanter. Parfois, un chien aboyait, des chats furtifs folâtraient dans les herbes hautes jamais tondues, des brindilles craquaient sous ses pas. Les fenêtres des maisons voisines étaient allumées. Derrière les *shojis*³, il voyait évoluer les silhouettes des habitants, qui se déplaçaient comme des ombres chinoises racontant une histoire dont il essayait désespérément de trouver la trame. Tout au fond, derrière une barrière en bois vermoulue et sans âge, presque recouverte par les ronces, commençait un autre jardin, au bout duquel se trouvait une autre maison. Sa grand-mère lui avait strictement interdit de s'en approcher, aussi observait-il avec une curiosité redoublée les deux ombres qu'il voyait se mouvoir derrière les fenêtres. L'une des deux silhouettes était indubitablement une femme, alors que l'autre, plus petite, devait être un enfant. Mais il ne voyait jamais d'homme dans la maison. Il avait pris l'habitude de les observer à travers des jumelles, et connaissait leurs moindres faits et gestes. Il était quasiment persuadé que l'enfant était une fille, et son cœur battait la chamade, imaginait mille possibilités, lui donnait mille visages.

Dans la maison d'à côté vivait Takeshi, un vieil homme à la réputation sulfureuse, qu'il voyait parfois fumer sur le pas de sa porte, et qu'il saluait en baissant discrètement la tête. On disait

qu'il était marié à une femme très jeune et très belle, mais elle ne sortait jamais de chez elle, et personne ne la connaissait. Junichiro la voyait parfois le soir, derrière son *shoji* translucide de papier rare, assise à côté d'une lampe à la clarté jaune pâle, devant un immense miroir devant lequel elle se mirait pendant des heures, tout en peignant inlassablement ses longs cheveux. Contrairement aux silhouettes de la femme et de la fille de la maison d'en face, qui se détachaient clairement dans la lumière plus crue de ce qui semblait être leur salle à manger, celle de l'épouse du vieillard semblait falote et presque irréaliste, et les contours de son corps semblaient s'estomper au fur et à mesure que Junichiro la fixait. Puis tout se brouillait dans sa tête, le sommeil le gagnait, et il regagnait la maison où Kanoe dormait déjà.

Pour échapper à la violence familiale, une petite fille se crée un jardin secret, et part en quête de ses frères morts en bas âge. Elle tente d'entendre leurs voix sur la vieille radio reléguée au cagibi, joue à cache-cache avec leurs ombres dans le parc, cherche à les invoquer lors d'une cérémonie magique, puis s'égare dans un voyage onirique en compagnie d'amis imaginaires. Elle grandit, mais ne pourra jamais les oublier.

Pendant ce temps-là, au Japon, un petit garçon solitaire et secret vit un grand amour avec une fillette, qui meurt tragiquement. Elle revient le hanter, jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus. Avec une bande de copains, ils imaginent toutes sortes de stratagèmes pour que son yurei (son fantôme) trouve enfin la paix.

Alors qu'ils sont séparés par des milliers de kilomètres, ils vont se rencontrer. Ils reconnaîtront chacun les blessures de l'autre, mais réussiront-ils à se réconcilier avec leur passé ?



Après des études de lettres et de langues, Paulina Loup-Shinkawa a été journaliste, enseignante, et chercheuse. Elle a publié de nombreux articles et ouvrages universitaires, ainsi que des recueils de poésies et de nouvelles. Elle se consacre maintenant à l'écriture de romans, en France et à l'étranger. Grande voyageuse, après avoir vécu longtemps en Angleterre, puis en Espagne, elle partage maintenant son temps entre la France et le Japon.



979-10-236-0932-5

17€